

LES LIVRES

FRANCIS JAMMES : les *Robinsons basques*, 1 vol. au *Mercur de France*; le *Deuxième et le troisième livre des Quatrans*, 2 vol. *ibid.* — ALICE-GEORGE VALLIÈRES : la *Douloureuse chanson*, 1 vol. Lemerre. — GEORGES GINAUD : les *Vainqueurs*, 1 vol. éditions de la *Nouvelle Revue française*. — ANDRÉ BILLY : *Proverbe sans proverbe*, 1 vol. Champion (les Amis d'Edouard). — ANDRÉ GIDE : *Caractères*, 1 plaquette, à l'enseigne de la Porte-Etroite.

Le dernier paru des trois volumes de mémoires de M. Francis Jammes, les *Caprices du poète* (1), le laissait en Béarn, à l'époque de sa conversion religieuse, opérée à la suite de « ha-grins intimes et par la grâce de M. Paul Claudel, qui lui-même doit la sienne à la lecture d'Arthur Rimbaud : car les voies de la Providence sont impénétrables. On sait peut-être que le « cygne d'Orthez » a démonagé, sans que la crise des loyers y soit pour rien, et qu'il habite maintenant Hasparren. « Ville délicieuse, écrit-il, charmé premier du pays basque, où les magasins bas, avec leurs porches romans, leurs naïves enseignes, la pauvreté de leurs denrées exposées aux devantures, suffiraient à nous guérir de la croyance qu'il est nécessaire, pour vivre, de se trouver aux portes du Louvre ou de l'Institut Pasteur. » Sa nouvelle résidence a naturellement intéressé M. Francis Jammes à ce pays que Loti aimait. Mais les *Robinsons basques* sont un roman plus singulier que *Ramuntcho*.

M. Francis Jammes y raconte qu'il fit la connaissance d'un vieux joaillier juif de Bayonne, Jacob Meyer, puis de son neveu Eliézer, ingénieur et poète, lesquels lui récitèrent une vieille légende locale qui s'était transmise de père en fils dans leur famille, disaient-ils. D'après cette légende, un navire dont la coque portait le nom d'*Eskualdunak*, et qui venait d'Asie, pénétra il y a vingt-cinq siècles dans les eaux de l'Adour. La région était alors dés-

serte, mais si agreste et printanière que le chef Ondicola, au contact de cette nature virginale, prit le dégoût de la corruption asiatique. Il se fit sauter — la poudre étant déjà inventée dans sa patrie — avec son navire, son équipage et son harem, ne sauvant que deux adolescents très purs, un garçon et une fille, Iguskia et Ihargia, qu'il avait amenés des hauts plateaux et dont l'union sainte fut l'origine du couple basque. La première génération issue de ce couple initial échappa aux mariages trop consanguins que les enfants d'Adam et d'Eve ne semblent pas avoir évités. Iguskia et Ihargia n'eurent qu'une fille, qui mourut en bas âge, et six fils. Or, vingt ans après l'*Eskualdunak* arriva en Biscaye une autre galère d'Asie, amenant six jeunes filles d'une beauté merveilleuse qu'un prince parent d'Ondicola, vainement amoureux d'elles, avait embarquées sans pilote pour les faire périr au gré des vents. Il n'avait pas prévu que de ceux-ci le plus doux, le Zéphire, s'empêcherait de la plus jeune et soufflerait avec douceur dans la voile pour la conduire à bon port. Lorsque Zéphire comprit que sa bien-aimée était perdue pour lui, il fit appel à Borée, qui coula le navire aussitôt. Et les six jeunes filles épousèrent les six garçons. Les divers épisodes de cette épopée primitive se passaient dans la grotte préhistorique d'Isturitz, dont M. Francis Jammes avait la clef en l'absence du propriétaire, et que les deux Meyer désiraient visiter par goût pour l'anthropologie.

Or, une nuit, dans un accès de somnambulisme, Eliézer avoue inconsciemment qu'ils se proposent, son oncle et lui, de voler un trésor caché dans cette grotte sous la Terreur, et que tout ce romancero a été imaginé pour capter la sympathie de M. Francis Jammes : car Eliézer est poète, et a même une espèce de génie qui a, en effet, beaucoup séduit son confrère. Mais celui-ci mystifia à son tour ce Macpherson esocro. Il fait enlever et mettre à l'abri le trésor, qui existait réellement, et aposte dans le trou une sienne cousine, vêtue d'une robe de soie brodée d'un narcisse, pareille à celle qu'Eliézer attribuait à ses jeunes héroïnes légendaires. Le vieux joaillier et le jeune ingénieur sont ainsi joués, mais le second reçoit le coup de foudre pour cette jolie cousine de M. Jammes, s'en fait agréer et l'épouse, car elle est pauvre, il est riche, et il consent à recevoir le baptême, qui efface et arrange tout.

C'est une assez drôle d'histoire, et alourdie de plaisanteries assez triviales ou de parenthèses peu patriotiques. On y voit que certains Basques de France ne se regardent pas comme Français et traitent les Français d'étrangers, sans que M. Jammes soulève d'objections : « Il faudrait, déclara Mendigaray, que l'on

1
nous laissât vivre en paix dans notre province. Pourquoi les Français veulent-ils nous obliger à leur payer l'impôt? » Le régionalisme, à ce degré, semble un peu dangereux... Mais il y a aussi de bien jolies choses dans ces *Robinsons basques*, et José-Maria de Heredia pourrait encore dire : « Il est certain que cet animal-là est poète. Mais moi, le sentiment, je m'en f... » (2). D'ailleurs, outre le sentiment, il y a des images ravissantes et de fraîches musiques.

La prose, et surtout le roman, s'accommodent des hasards de l'improvisation. Dans ses *Quatrans*, dont le troisième livre vient de paraître, M. Francis Jammes a encore des trouvailles, mais resta vraiment un peu trop inégal. En vers, et avec cette brièveté, il faudrait être parfait.

Le mien ne sait pas quelle vertu le poète. Le poète inspiré, tout aussi sûr de lui. Vole à l'abîme obscur jusqu'à ce qu'il ressente Dans le soleil avec une rose qui lui.

Le poète a peut-être fort d'être si sûr de lui. Cette rose est agréable, mais la comparaison cloche : il aurait fallu trouver mieux que cet oiseau de proie.

Tu te plains que souvent pour toi mon cœur sommeille : Les étrangers, dis-tu, plus que moi sont heureux. S'il est vrai que la terre aux astres est pareille, Pourquoi donc à nous seuls cache-t-elle son feu?

Il y a une idée, mais qui n'a pas rencontré l'expression définitive.

Une âme charmante s'exprime dans la *Douloureuse chanson* de Mme Alice-George Vallières, en vers délicats, où l'analyse psychologique très poussée se pare de grâce et de mélodie. Une lutte racinienne s'engage entre le devoir et la passion, ou pour mieux dire la tendresse. Car il n'y a rien de violent dans cette poésie discrète, d'où une sensibilité profonde n'exclut jamais une exquise douceur. Mme Alice-George Vallières est une élégiaque, qui chante de préférence en mineur et en sourdine, avec un charme prenant, à la Faure.

O mon passé d'amour, n'est-ce pas toi Qui viens rôder, le soir, autour de moi?

Le poète renonce au bonheur, et ne veut que monter

Toujours plus haut, parmi les asphodèles, Au rendez-vous des clartés immortelles!

Alors j'irai cueillir sur les tombes
Des souvenirs éternellement beaux.

Et j'en ferai des gerbes parfumées
Pour mon cœur mort qui les a tant aimées.

N'y a-t-il pas dans ces asphodèles d'une sphère supérieure une analogie avec le *Re-*

(2) Rapporté par M. Francis Jammes lui-même, dans les *Caprices du poète*.

(1) Chez Plon.

qu'em virgilien du maître que nous avons récemment perdu?

M. Georges Girard vient d'obtenir le prix de la *Renaissance* pour son ouvrage intitulé *les Vainqueurs*. Ce n'est pas à proprement parler un roman, mais un récit de guerre, où l'on sent que tout est pris sur le vif et que les noms seuls sont changés. La mobilisation, la campagne de Belgique, la dure retraite et la merveilleux redressement de la Marne : telle est la matière du livre de M. Georges Girard, un des plus vivants et des plus émouvants de notre littérature de guerre. Pas une phrase : et tout l'héroïsme y est, d'autant plus frappant qu'il se concilie avec l'humble vérité.

Le *Proverbe sans proverbe*, de M. André Billy, comédie ou nouvelle entièrement dialoguée, est un piquant et cruel marivaudage, où les projets de vengeance formés par une jeune femme contre un infidèle sont emportés par l'amour persistant qui la tient. Cela m'a fait un peu penser à du Jules Renard, et pourrait, je crois, réussir au théâtre.

Il y a bien des observations fines et des croquis spirituels dans le nouvel opuscule à tirage restreint que M. André Gide intitulé *Caractères*. « Il est d'autant plus malaisé, pour un artiste, d'obtenir la faveur, ou même l'attention du public, que ses dons sont plus nombreux, plus divers... Tel ne paraît ici très riche que parce qu'il est très pauvre par ailleurs. Enfin, quand on n'a que peu de chose à dire, il n'est pas malaisé de le hurler. L'excès est souvent marque de disette et la véritable abondance entraîne une sorte de pondération. » Que cela est juste et bien dit ! Cela s'applique, du reste, à M. André Gide lui-même, si complexe et si nuancé ; peut-être n'y eût-il pas songé si ce n'était un peu son cas. Peu importe... « Il est bien rare que ce que l'on admire le plus communément dans les chefs-d'œuvre soit précisément ce qu'ils offrent de plus admirable. » C'est vrai, mais voici qui paraît plus douteux : « *Les Qu'il mourut I*, *les Il n'a pas d'enfants I*, *les Rodrigue, as-tu du cœur ?* sont comparables au gros orteil de la statue de saint Pierre, qui doit aux baisers des dévots sa luisance. » Le goût de Gide pour la nuance et la demi-teinte est choqué par ces effets voyants ; cependant Corneille et Shakespeare ont eu raison de ne pas se les interdire ; ils conviennent au drame, ils sont beaux en soi, c'est à la vérité du sentiment tragique qu'ils doivent leur éclat ; et ils ne sont nullement usés : ce qui établit au moins deux différences entre eux et l'orteil de saint Pierre. Mais je ne puis suivre Gide dans tous les détours de cette espèce de causalité à bâtons rompus. On m'exercera de m'ar-

rêter à un paragraphe qui me vise personnellement, et que je n'ai pas lu sans surprise, je l'avoue :

— Comment S... est-il avec vous? — Il a été successivement froid et bouillant, suivant qu'il m'a cru royaliste ou républicain. Depuis qu'il a compris que je n'étais ni l'un ni l'autre, il est devenu tiède. Il m'accorde une certaine valeur « en tant qu'artiste », mais « comme penseur » trouve que je ne vauds rien.

D'André Gide je n'attendais certes pas cette étrange agression, où pas un mot n'est exact. Je n'ai jamais été pour lui ni froid, ni tiède. On a pu encore en juger par mes récents articles sur la vente de sa bibliothèque. Bouillant? Ce serait peut-être beaucoup dire, et il est vrai seulement que j'ai pu préférer certains de ses ouvrages à d'autres, mais je l'ai toujours étudié avec une sympathie attentive, et en somme, malgré certaines réserves, je l'ai toujours admiré. Les réserves étaient de trop? En tout cas, elles n'étaient pas d'ordre politique. Je me souviens de lui avoir reproché son injuste mépris de Théophile Gautier, lequel était bonapartiste. Gide ne faisant pas de politique, je n'ai même pas eu à me demander s'il était royaliste ou républicain, ce qui n'aurait d'ailleurs rien changé à mes jugements sur ses écrits. Pour qui me prend-il? S'il me considère comme un politicien qui loue ou condamne les œuvres littéraires selon les opinions de l'auteur, il se trompe très lourdement, et cela prouve qu'il ne me lit pas, ce que je lui permettrais au surplus, à condition qu'il ne parlât pas de moi. Je m'étonne qu'il entre ainsi dans une querelle que m'ont faite quelques adversaires, dont il se trouve que la devise est précisément : « Politique d'abord! » Ce n'est pas la mienne, et ce n'est pas pour des raisons politiques que je n'apprécie pas beaucoup, par exemple, le style de M. Paul Bourget. Mais ses amis ont intérêt à essayer de le faire croire. Ce n'est pas moi qui proclamerais grand écrivain un simple auteur de faciles romans d'aventures, par discipline de parti! Il y a des détracteurs à qui l'on ne répond pas. A un « bon » confrère qui s'était approprié ces malices cousues de fil blanc, j'ai une fois répondu en énumérant des noms d'écrivains et d'artistes notablement attachés aux opinions de droite, dont j'avais fait l'éloge. Comme je n'ai pas de chance avec ceux de la *Nouvelle Revue française*, — et ce n'est certes pas non plus pour des raisons personnelles que je les ai défendus contre M. Henri Béraud, — le regretté Jacques Rivière, reproduisant ma réponse, avait refusé de me donner gain de cause, malgré l'évidence, et avait ajouté : « Oui, mais pourquoi M. Paul Souday a-t-il écrit Bos-

suet? » Je n'avais rien dit sur ce grand orateur que Renan et Sainte-Beuve n'eussent dit avant moi ; et M. Pierre Lasserre, pourtant monarchiste, en a dit après moi bien davantage!

Si je comprends en quel sens Gide peut déclarer qu'il n'est ni royaliste, ni républicain, j'ajoute que dans ce sens-là je ne suis non plus l'un ni l'autre. Royauté et République ne sont pas, selon moi, des idoles ni des vérités premières ; la politique est le domaine de la contingence. Tout y dépend des temps et des milieux. Tel régime vaut mieux pour tel peuple, à tel moment ; tel autre pour tel autre peuple, ou pour le même dans une autre période de son histoire. Mais je ne comprends pas comment Gide peut n'avoir aucune préférence pour son pays, à l'époque contemporaine. En l'espèce, je préfère la République, parce qu'elle est le régime adapté à l'état de haute civilisation où la France me semble parvenue, et celui qui assure le mieux ou le seul qui assure la liberté de penser. Mais la politique est le champ des praticiens, des hommes d'action, et me paraît, de ce chef, un peu subalterne. Les servants de l'intellectualité pure, dont je suis à mon modeste rang, n'y prêtent attention que dans la mesure où elle touche aux intérêts de l'esprit. D'ailleurs, leur unique passion les force bien d'être impartiaux. Il faudrait aimer assez peu la littérature pour juger les livres d'un point de vue qui ne serait pas exclusivement littéraire.

Gide se plaint enfin que je lui aie accordé une certaine valeur « en tant qu'artiste », non « comme penseur ». Ce n'est pas cela. Je ne méconnais pas la qualité de sa pensée : je l'ai seulement trouvée un peu trop subtile, fuyante et retorse en certaines occasions. Plus généralement, on peut discerner non seulement du talent, mais une réelle force de pensée, chez des auteurs que l'on n'approuve pas. Leibnitz est un grand philosophe même pour qui n'est pas leibnitzien. Les défenseurs de la Sorbonne, même plus résolus que moi — car la Sorbonne ne m'enchantait pas extérieurement — peuvent reconnaître que Péguy et M. Pierre Lasserre ont pensé fortement contre elle. Des ennemis de la Sorbonne, avec un minimum d'impartialité, verront que M. René Benjamin a pensé faiblement, quoique dans la même direction.

Comme je l'ai écrit à M. Jean Bernard, pour je ne sais plus quelle cause, je ne prétends pas être infallible, mais je prétends être impartial. Je n'y ai, au surplus, aucun mérite, et la partialité en ces matières me serait presque physiquement impossible.

PAUL SOUDAY.